Gages

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 29

PDF erstellt am: **20.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-221163

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

66me ANNEE — N° 29. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU* Samedi 16 juillet 1927.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : *Suisse,* **un an Fr. 6.—**
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger,* **port en sus.**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

RENCONTRE INATTENDUE

MONSIEUR X. est le plus fidèle et le plus soumis des maris. Il en serait peut-être le plus heureux, si Madame X. était un peu moins autoritaire, ce qui enlève ainsi quelque mérite à la soumission de M. X., qui n'aime pas la lutte. C'est Mme qui porte la culotte et, comme son mari est imberbe et que Mme a quelques poils follets sous le nez et sous le menton, cela confirme le dicton disant que du côté de la barbe est la toute puissance. C'est donc incontestablement Mme X. qui porte la culotte, comme on dit vulgairement, et qui a la haute main à la maison.

Il faut reconnaître, il est vrai, que Mme X. est une maîtresse femme. Elle n'est point dépensière et veille avec un soin jaloux au bonheur du ménage. Chez elle règne l'ordre et la propreté les plus parfaits. Le parquet des chambres et les planelles du vestibule luisent comme une patinoire. Monsieur ne s'y aventure qu'avec prudence, craignant une chute qui n'est rien moins qu'agréable. On peut ouvrir n'importe quel meuble, n'importe quel tiroir, tout y est rangé dans un ordre impeccable et pas un atome de poussière. Quant aux « gerces », elles n'osent se montrer. « On ne s'attaque pas à ses semblables », dit un jour une voisine, assurément malveillante.

A la fin de chaque mois, quand Monsieur a touché ses appointements, il doit rendre compte de cette opération à Madame, qui estime, avec raison peut-être, qu'elle en saura faire, pour le bien-être du ménage, un meilleur emploi que lui. Aussi Monsieur est-il rationné ; bien maigre est la somme que Madame lui concède pour son « argent de poche ». Il a tout juste pour son tabac et deux décis, au sortir du bureau. Le samedi, il reçoit un petit supplément pour la partie de jass traditionnelle qu'il fait ce jour-là, avec quelques vieux amis. C'est en vain que Madame a voulu engager son mari à renoncer à cette partie de jass ; la tradition et l'habitude l'ont emporté. Elle s'est résignée, mais sans bonne grâce.

Si Monsieur n'est pas tout à fait libre de ses mouvements, s'il doit à l'occasion des explications à Madame, en revanche, il trouve toujours à son retour à la maison des repas tout prêts et savamment préparés. Il n'a qu'à se mettre à table et à se régaler. Ce qu'il fait, du reste, très volontiers. A ses vêtements, pas une tâche, pas un accroc négligé, pas d'absences de boutons. Tout est en ordre.

Mais si, grâce à la docilité passive de Monsieur, la paix règne généralement dans le ménage, il y a toutefois quelques exceptions. Il y a une semaine, par exemple, en dînant, Monsieur dit à Madame, non sans quelque hésitation : « Dis-moi, Marie, je crois que, samedi, je ne viendrai pas souper. Nous voulons faire une petite promenade entre amis et nous souperons au restaurant, au retour. Notre intention est d'aller au Signal de Morrens ».

— Alors, quelle idée vous prend là, subitement ? Pourquoi faire des frais ? Ne soupe-t-on pas aussi bien, si ce n'est mieux, à la maison ? Enfin, fais comme tu veux ; c'est ton affaire.

Monsieur, qui s'attendait à plus de résistance, n'en revenait pas. Il se frottait les mains... sous la table.

Le samedi arriva. Monsieur prit, avec ses amis, le Lausanne-Echallens, qu'ils quittèrent à Cheseaux pour monter au Signal de Morrens. Mais avant de s'engager dans la montée où l'on ne rencontre plus d'habitation jusqu'au sommet, ils partagèrent deux demis au Café de la Gare.

Lorsqu'ils arrivèrent au Signal, quel ne fut pas la surprise de Monsieur d'y trouver sa femme, qui piqueniquait en compagnie de quelques amies. Ces dames avaient pris le Tunnel-Cugy.

Il s'approcha, interloqué, pour les saluer :

— Alors ?...

Et Madame, avec un malicieux sourire :

— Eh ! bien oui... c'est nous ! *X.*

LE VESITES

QUAND l'est qu'on dusse avâi dâi vesitès dâo défrou, sâi dâi pareints, sâi dâi z'amis, on sè prepârè po lâo férè honététâ. S'on a fé la toma lè dzo dévant, on sè gardè 'na gotta dè cranma qu'on débat po ein férè dâo dzé, et assebin onna livra dè bûro po qu'on pouéssè l'offri avoué on pou dè resegnà, kâ se lo bûro solet est bo et bon, l'est onco bin dè pe bon s'on lo pâo eimbardouffâ dè cauquiè mamelarda âi pronmès, âi grezallès âo âi cerisès. Et po lo dinâ, s'on n'a min dè bio bocon dè salâ dein la seille à campoûta, on va queri dè la tsai dè boutseri, bouli, ruti, fédzo dè vé, âo coutélettès, po bin regâlâ son mondo. Enfin quiet ! tsacon fâ dè son mi po que sâi de qu'on n'est pas dâi bedans, et on n'espargnè rein, kâ s'on a on petit bossaton dè tot bon, on lâi met la boâite, à mein qu'on aussè met ein botolhie.

Se tsacon sè fâ on pliési dè bin aberdzi et regâlâ sè vesitès, y'ein a portant que lâo font boun'asseimbliant, mâ que ne lâo corzont pas pi cein que lâo z'offront.

On certain individu qu'étâi bin â se n'ése et qu'avâi mémameint dâi z'akchons dè la Banqua cantonala, avâi einvitâ dâi pareints dâo défrou dè lè veni trovâ onna demeindze, et l'avâi décidâ avoué sa fenna dè férè onna tâtra po lâo z'offri âo petit-goutâ, kâ l'est prâo la mouda, quand on a fé âo for et qu'on a fé dâo quegnu, dè lo medzi à mareindon.

Stu gaillâ et sa fenna âmâvont prâo lè bons bocons ; mâ lè volliâvont medzi leu mémo et parait que lâo fasâi quasu maubin quand l'ein faillâi bailli à cauquon d'autro.

Don, quand l'atteindiont clliâo vesitès, fasont âo for lo deçando, et âo momeint iô la granta bouéba allâvè sè mettre à eimpatâ po férè cllia tâtra ein quiestion, lo teimps, que bargagnivè du lo matin, sè met âo poue tot dè bon, lo ciet sè couvrè dè gros niolans et la pliodze coumeincè.

— Rosette ! se criè la fenna à sa felhie qu'avâi dza lè mandzès recoussâitès po férè la pâta.

— Et quiet, mérè ?

— Met on pou mé dè bûro dein ta pâta.

— Et porquiet ?

— Parceque vâo férè poue teimps déman, que ne vollionl pas veni, et que ne medzereint lo quegnu no-mimo !

Gages. — La cuisinière. — Et les gages ?
Monsieur. — Eh bien ?
La cuisinière. — Je veux 150 fr. et 20 fr. de vin.
Monsieur. — Bien.
La cuisinière. — Et je veux 10 fr. d'eau.
Monsieur. — 10 fr. d'eau ?
La cuisinière. — Oui, parce que je ne bois pas de vin.

INTERVERSION

ASSIS sur un tabouret, Ulysse Volauvent se tordait nerveusement la moustache, signe indubitable d'un embarras sérieux. A deux pas de là, sa femme Lydie, née Duvalet, à laquelle était confiée la gestion de la halte de Y... sur la ligne du chemin de fer de la Broye, paraissait partager la perplexité de son mari. Debout au milieu de sa petite cuisine, les mains sur les hanches, le front plissé, l'employée des C. F. F. était aux prises avec un grave problème, car une heure auparavant le petit Louis du magasin d'épicerie était venu en courant apporter la nouvelle reçue au téléphone que Madame Lydie Volauvent était attendue le plus tôt possible au chevet du lit de sa mère qui se mourait à Epesses. Aller au bord de la grand' route, à la recherche de son mari, cantonnier de son métier, le mettre au courant de ce qui se passait et des fonctions qu'il aurait à exercer au service des C. F. F. pendant l'absence de sa femme, fut pour Madame Volauvent l'affaire d'une petite heure : mais, ceci accompli et Ulysse et Lydie rentrés chez eux, ils se trouvaient au bout de leur latin. Une grosse difficulté se dressait devant eux : leur chèvre, leur unique chèvre, dont les caprices ne se comptaient plus, n'aimait pas les hommes et ne tolérait pas d'être traite par quelqu'un d'autre que sa maîtresse. Ni les coups ni les caresses n'avaient pu donner une autre direction aux sentiments de la bestiole. Malgré des essais répétés, Ulysse n'était jamais parvenu à sortir une tasse de lait de la tétine de l'animal. Les tentatives des voisins aboutirent également à des insuccès complets, de sorte que Lydie n'avait réussi jusqu'ici à s'absenter qu'entre deux « traites ». Mais aujourd'hui, il était deux heures de l'après-midi ; le train pour Chexbres partait à 3 heures et il ne serait naturellement pas possible de revenir le même jour. Que faire ? Ulysse proposait à sa femme d'emmener la chèvre avec elle, mais, comme vous le pensez bien, Lydie ne voulait pas en entendre parler pour la bonne raison qu'elle n'aurait pas su où la loger à Epesses. A force de se creuser la tête, la brave femme finit par trouver une solution acceptable et s'écria triomphante :

— C'est bien simple, pour traire la chèvre tu n'as qu'à enfiler ma jupe, ma « taille » et mettre mon bonnet de nuit, comme j'ai l'habitude de le faire.

— Eh mais, et de ma moustache qu'en fais-tu ? répartit le mari à moitié convaincu.

— Tu sais bien que je porte toujours, le matin et le soir, un mouchoir rouge et blanc autour du cou. Au lieu de le mettre sous le menton, attache-le sous le nez. La chèvre n'y regarde pas de si près, ajouta Lydie sûre de son affaire.